

# Introduction

Par **Laetitia LANGLOIS**  
Université d'Angers, laboratoire 3L.AM

L'essayiste Jacques Attali estime que « le désordre est l'état naturel du monde<sup>1</sup> ». L'histoire révèle en effet la permanence du désordre dans les sociétés, même les plus primitives, qui font toutes l'expérience du désordre. Guerres, crises, révoltes et révolutions ponctuent le rythme des sociétés, provoquent leur déclin, leur chute ou leur renouveau. Le désordre semble alors appartenir au cycle naturel de la vie des états et chaque société est vouée à faire l'expérience du désordre malgré les efforts qu'elles mettent en œuvre pour l'endiguer. Cependant si l'état naturel du monde est le désordre comme le suggère Attali, la volonté des états est l'ordre. Notre monde moderne a fait de l'ordre sa priorité : règles, lois, normes, sanctions structurent l'édifice social et permettent la vie en collectivité. Sans ordre, c'est le règne du chaos et de la violence. Sans ordre, l'être humain est réduit à l'état de nature où les instincts, les passions et les pulsions prévalent sur la raison. C'est pourquoi, comme l'affirme le philosophe Edgar Morin, dans nos sociétés modernes ultra cartésiennes « Le désordre c'est ce qui doit être chassé<sup>2</sup> ». Dans sa conférence « *Ordre et Désordre* », il explique les raisons de ce refoulement permanent du désordre : « La notion de désordre apporte un malaise. L'esprit est impuissant devant un phénomène désordonné. Pire encore : le désordre entraîne la dégradation et la ruine dans l'univers comme dans la société<sup>3</sup> ». Nos sociétés modernes sont en quête de maîtrise, de contrôle et de domination. Le désordre au contraire appartient au royaume de « l'incertitude, de l'incontrôlable, de l'imprédictible, de l'indéterminable<sup>4</sup> ». De manière très manichéenne, l'ordre est du côté du bien tandis que le désordre se situe du côté du mal<sup>5</sup>. L'état se doit donc d'être le garant de l'ordre. Pour lutter contre le désordre, les états ont développé un ensemble d'institutions fort sophistiquées pour gouverner mais aussi pour assurer le maintien de l'ordre et le respect de la loi. La loi et l'ordre sont d'ailleurs souvent érigés en valeurs ultimes

---

<sup>1</sup> La citation entière est : « Le désordre est l'état naturel du monde, la forme organisée y est l'exception ». ATTALI, Jacques, *Lignes d'horizon*, Paris, Fayard, 1990.

<sup>2</sup> MORIN, Edgar, conférence « Ordre et Désordre, 1990. Consultable en ligne : [29. 1983. -- Ordre et désordre \(palimpsestes.fr\)](https://www.palimpsestes.fr), consulté le 25 septembre 2022.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Voir BALANDIER, Georges, *Le Désordre, Eloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988, p. 184.

par des partis politiques – traditionnellement issus de la droite conservatrice – soucieux d'apparaître comme protecteurs du peuple et de la nation. L'application la plus extrême et la plus radicale se manifeste dans les états totalitaires qui soumettent leur population à un « hyper ordre<sup>6</sup> » dans lequel l'individu est réduit à l'état d'objet obéissant et docile. Dans le film italien, *Une Journée Particulière* (1977) qui situe l'histoire en pleine période fasciste le jour de la rencontre entre Mussolini et Hitler à Rome le 8 mai 1938, Ettore Scola fait dire à son personnage principal interprété par Marcello Mastroianni, « l'ordre est la vertu des médiocres<sup>7</sup> ». Comme le souligne Georges Balandier, l'Italie de Mussolini avait fait de l'ordre son étendard, sa fierté par opposition à une Europe « alors estimée fragile, décadente, corrompue et défaitiste<sup>8</sup> ». Mais c'est un ordre mortifère que dénonce le personnage d'*Une Journée Particulière*, un ordre qui repose sur la soumission des êtres par la peur et la haine.

Dans les démocraties libérales, le désordre – qui se manifeste la plupart du temps par des phénomènes de contestation populaire de l'ordre politique, économique ou social – fait partie de la vie citoyenne et représente une composante structurelle de la vie démocratique. Les gouvernements doivent apprendre à le tolérer, à composer avec, tout en limitant ses effets destructeurs sur le tissu social du pays. On peut rappeler à ce sujet la portée éminemment symbolique du carnaval, période paradigmatique de désordre, encouragée par le pouvoir pour laisser « respirer » le peuple. La période de carnaval renversait l'ordre social établi et permettait un temps de transgression jouissif et salutaire<sup>9</sup>. Ainsi, il existe un désordre acceptable, un désordre nécessaire qui est l'expression même d'une société vivante qui palpite et respire au rythme des turbulences, « le cœur même d'une société qui bat<sup>10</sup> » selon le philosophe Régis Debray. Bien des penseurs, philosophes et intellectuels considèrent le désordre comme un ingrédient indispensable au bon équilibre des sociétés. Ainsi Marc Guillaume, dans *Eloge du désordre*, le décrit comme « une capacité sociale active, créatrice<sup>11</sup> » et ajoute que le désordre « nous lance un défi salutaire<sup>12</sup> ». Edgar Morin quant à lui dans sa conférence « *Ordre et Désordre* » déjà citée plus haut nous invite à « rompre avec la mythologie de l'ordre [...] où

---

<sup>6</sup> Expression utilisée par la psychanalyste Cynthia Fleury dans le documentaire d'Arte « 1984 ou Le Meilleur des mondes ? George Orwell versus Aldous Huxley ». Disponible en ligne : ["1984" ou "Le meilleur des mondes" ? - George Orwell versus Aldous Huxley - Regarder le documentaire complet | ARTE](#), consulté le 30 septembre 2022.

<sup>7</sup> SCOLA, Ettore, *Une Journée particulière (Una Giornata particolare)*, Compagnia Cinematografica Champion, Canafox, 1977.

<sup>8</sup> BALANDIER, *Op. Cit.*, p. 153.

<sup>9</sup> Parmi les travaux sur le carnaval, on peut citer BAKHTINE, Mikhaïl, *Rabelais and his world*, Bloomington, Indiana University Press, 1984 ou HUMPHREY, Chris, *The Politics of Carnival : Festive Misrule in Medieval England*, Manchester, Manchester University Press, 2001.

<sup>10</sup> Entretien de Régis Debray pour la radio *Europe 1*, 14 mai 2016.

<sup>11</sup> GUILLAUME, Marc, *Eloge du Désordre*, Paris, Gallimard, 1978, p. 15.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 15.

toute nouveauté se présente comme déviance, danger, folie, désordre<sup>13</sup>. » Le sociologue Emile Durkheim qui a consacré de nombreux travaux à l'étude des crises et de l'anomie en particulier s'interroge sur la manière dont « la société tout en demeurant conforme à sa nature, devient sans cesse quelque chose de nouveau ». Durkheim voit dans les crises « l'effervescence du social », « des sources de chaleur [...] où une vie intense s'élabore<sup>14</sup> ». L'anthropologue Georges Balandier refuse de voir dans le désordre « une maladie du social qui tient l'individu et par extension la collectivité en état d'insécurité<sup>15</sup> ». Pour lui, le désordre est « mouvement » comme l'indique le titre de son ouvrage. Il explique : « [le désordre est] le mouvement qui allège la pesanteur de l'ordre préexistant, le foisonnement du nouveau, qui donne toutes ses chances à une liberté neuve et féconde : le désordre devient créateur<sup>16</sup> ». Loin de voir les crises comme des « accidents » de l'histoire, il les considère à l'instar de Durkheim comme « des phases inévitables qui scandent en quelque sorte le devenir des sociétés<sup>17</sup> ». Il évoque enfin « l'énergie engendrée par le désordre<sup>18</sup> » et sa « force positive<sup>19</sup> » (p. 232). Tous ces intellectuels souscrivent à l'idée d'un désordre créateur porteur d'une énergie féconde qui permet aux sociétés de se renouveler et de se réinventer.

La notion de désordre, on le constate, est une notion complexe, mystérieuse et profondément duelle. Elle fascine les uns et effraie les autres. En tout cas elle ne cesse de nous interroger d'autant que notre époque moderne renforce ce sentiment de désordre omniprésent. Désordre financier, climatique, sanitaire, social ou politique, le désordre est partout autour de nous. Dans ce monde post-crise financière 2008, post-Brexit, post-Trump et post-Covid 19, difficile de ne pas voir s'effriter une certaine idée de l'ordre telle que les nations occidentales l'avaient conçu. La démocratie libérale ne semble plus en mesure d'honorer ses promesses de richesse et d'épanouissement des peuples d'où la prolifération des contestations sociales et des populismes d'extrême-droite, le réchauffement climatique est source d'angoisses et accroît le sentiment d'injustice ainsi que d'inégalités entre les plus riches et les plus précaires, le conflit entre la Russie et l'Ukraine fait resurgir les pires démons de l'histoire de l'Europe.

Dans ce contexte, il nous paraissait intéressant de consacrer une réflexion autour de cette notion de désordre et c'est pourquoi dans ce numéro de la revue *Quaina* intitulé « *Désordre : enjeux*

---

<sup>13</sup> MORIN, *Op. Cit.*, 1990.

<sup>14</sup> Voir DURKHEIM, Emile, *De la Division du travail social*, Paris, PUF, 1991 et DURKHEIM, Emile, *Le Suicide. Etude de Sociologie*, Paris, PUF, 2013 (les références proviennent de BALANDIER, *Op. Cit.*, p. 73-74)

<sup>15</sup> BALANDIER, *Op. Cit.*, p. 197.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 232.

*politiques contemporains* » nous nous attacherons à analyser comment des épisodes de désordre sont au cœur d'une remise en question profonde d'un ordre (social, moral, racial, économique ou judiciaire) qui opprime, qui humilie et qui ne fonctionne pas pour le bien commun. Les articles de ce numéro se penchent sur des événements historiques ayant, par l'irruption du désordre, mis en lumière les failles, les déséquilibres et les injustices d'un ordre supposé idéal et protecteur. Les contributions s'inscrivent dans le courant de pensée des auteurs que nous avons cités plus haut qui posent un regard positif sur le désordre et le considèrent comme une source de vitalité et de dynamisme pour nos sociétés modernes à l'instar d'Isaiah Berlin, philosophe britannique, à qui Alexis Butin consacre un article intitulé « *Isaiah Berlin et l'inéluctabilité du désordre : de la reconnaissance du désordre au rejet de l'ordre imposé* ». Défenseur du désordre, Berlin voit dans le désordre le pluralisme des valeurs et le garant des libertés individuelles, tandis que toute forme d'ordre reste pour lui synonyme de totalitarisme et de tyrannie de l'Etat. Mais ce pluralisme et ce libéralisme si chers à Berlin sont menacés à l'intérieur même de démocraties qui ont pourtant fait de ces deux valeurs des étendards. L'arrivée de Donald Trump à la Maison Blanche marque une rupture radicale dans la vie politique américaine, comme le souligne Mokhtar Ben Barka dans « *Causes et conséquences du désordre provoqué par Trump* », en attirant l'attention du lecteur sur le nouveau désordre dans la vie politique et sociale des Etats-Unis. Figure par excellence du désordre qui bouscule les institutions, Trump serait le fruit étrange d'un désenchantement de la population américaine vis-à-vis d'une classe politique qui n'a pas su rassurer les électeurs face à l'insécurité nationale et internationale.

C'est ce même désenchantement proche de la désillusion face à une classe politique corrompue et inefficace qui semblerait expliquer, du moins en partie, la percée fulgurante du parti *Podemos* en Espagne. Dans son article, « *Le phénomène Podemos : du tremblement de terre à l'essoufflement ?* », Claire Decobert revient sur la genèse, le succès et l'essoufflement de ce parti d'extrême gauche qui a réinventé les modes d'action de la politique espagnole pour tenter d'imposer une démocratie plus directe, plus participative. Signe de renouveau pour certains, signe de chaos pour d'autres, *Podemos* a bousculé l'ordre établi du bipartisme sans toutefois parvenir à supplanter les partis dits traditionnels. Pourtant, si *Podemos* fut acteur de désordre, le parti s'est rapidement transformé en donneur d'ordres, perdant ainsi son soutien populaire. Un autre article se penche sur le cas de l'Espagne et analyse une autre forme de désenchantement vis-à-vis d'un pouvoir jugé trop vertical et peu respectueux des diversités identitaires des régions. Dans « *Le processus souverainiste en Catalogne : entre crise institutionnelle et impasse politique* », Alexandra Palau analyse les différents facteurs qui ont

mené à une radicalisation des revendications indépendantistes en Catalogne. Son article met en avant la primauté de l'engagement citoyen dans ces nouvelles formes de contestation de l'ordre politique et institutionnel.

La figure du citoyen – exclu, bafoué et marginalisé – est au cœur des articles de Monia O'Brien Castro, Yohann Le Moigne et Dorothée Chouitem. « *Un 'terroriste domestique' peut en cacher un autre : l'Etat britannique à l'assaut de la fièvre des 'gangs'* » de Monia O'Brien Castro et « *De Watts à Minneapolis, l' 'émeute urbaine' comme remise en cause de l'ordre racial* » de Yohann Le Moigne affirment qu'en fonction de la place d'un individu dans la société (dominant/dominé, blanc/noir, intégré/exclu), le rapport au désordre (et donc à l'ordre) sera différent. Portant leurs regards critiques sur leurs domaines de recherche respectifs – le Royaume-Uni et les Etats-Unis – ils mettent en évidence les mécanismes spécifiques déployés par l'Etat pour imposer ordre et normes. Toutefois, comme le souligne O'Brien Castro, « l'excès d'ordre est également vecteur de désordre », l'Etat étant capable de devenir « criminogène » par l'instauration de lois inégalitaires, sécuritaires ou arbitraires. Ces deux articles consacrés aux émeutes urbaines impliquant une dimension raciale soulignent, par ailleurs, la nécessité du désordre pour des populations privées de voix, de pouvoir et de dignité. L'article de Dorothée Chouitem, « *'Escraches' dans le Cône Sud ou l'art d'un désordre engagé* » s'inscrit dans cette même perspective et montre le désordre comme ultime recours pour rétablir un ordre judiciaire bafoué. Dans l'Argentine de la fin du XX<sup>e</sup> siècle naît une nouvelle forme d'action directe fondée sur le désordre, les « *escraches* », qui ont pour but de rétablir la justice dont sont privées les victimes des dictatures militaires. Face à un état qui se montre silencieux et oublieux des victimes de torture, le désordre revendiqué et assumé des « *escraches* » est le bruit indispensable pour honorer la mémoire des victimes et dénoncer les bourreaux.

Les manifestations de désordre relèveraient donc du souhait d'instaurer une nouvelle forme d'ordre – racial, social, juridique, politique et/ou économique – pour rétablir un équilibre perdu. Capitalisme et néolibéralisme – représentants par excellence de l'ordre économique mondial – sont souvent pointés du doigt comme générateurs de désordre par les inégalités, injustices et frustrations qu'ils engendrent. Ainsi l'article de Clifford Baverel approche le désordre dans nos démocraties sous un autre angle plus théorique en nous proposant une réflexion sur la pensée anarchiste postmoderne, aussi appelée néoanarchisme, et sa confrontation à l'idéologie néolibérale. Dans « *Le désordre anarchiste face à l'ordre des démocraties représentatives et du néolibéralisme dans un contexte postmoderne* », il décrit le « désordre néolibéral » et montre comment face « au pouvoir normatif de la mondialisation néolibérale », le néoanarchisme tente de proposer un modèle alternatif à une certaine conception du pouvoir. L'anarchiste peut

prendre différents visages comme le montre l'article de Mélanie Sadler intitulé « Les « *vagos* », « barbares » et « anarchistes », figures du désordre dans le Rio de la Plata au XIX<sup>e</sup> siècle ». Ainsi dans l'Argentine du XIX<sup>e</sup> siècle le vagabond ou le migrant sont particulièrement stigmatisés par les élites soucieuses de l'« organisation nationale ». L'article met en lumière la façon dont l'Etat-nation argentin façonne ces figures du désordre pour mieux asseoir son pouvoir.

Ces différents articles offrent un large espace de réflexion sur les multiples facettes du désordre, sur le rapport des états au désordre et sur la manière dont les individus et les citoyens s'en emparent pour déconstruire les modèles politiques, sociaux, économiques ou raciaux de nos sociétés modernes.